

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

III

Quant à Rosel, ce sera ma rivale, dans cette âme aux sentiments passionnés... Ah! nous arrivons. Je vous présente l'hôtel "chic" du pays, dont l'enseigne se balance majestueusement à la bise âpre du Puy-de-Dôme ; voici une succession d'étables, dont l'odeur saine vous fortifiera ; à droite, c'est la maison d'un notable du pays, riche cultivateur ; plus loin...

Que disait-il? La jeune femme l'ignorait, tant la voix, le visage, l'attitude de son mari la plongeaient de plus en plus dans une stupéfaction profonde. Ce grave riait comme un enfant; ce silencieux parlait avec un entrain inaccoutumé ; ce calme avait des gestes vifs, des enthousiasmes de "très jeune". Évidemment le retour au pays, l'air natal, les souvenirs d'enfance lui montaient au cerveau et le grisaient.

Elle sortit comme d'un rêve en voyant le docteur ouvrir rapidement la portière du landau.

—Cocher, arrêtez. Suzan, voici le chalet, et voici ma mère.

Déjà, il était sur la route poussiéreuse, serrant dans ses bras la mère Orvanne qui pleurait de bonheur.

—Bonjour, maman! Enfin, c'est moi! C'est nous! Là, là, tu m'as assez embrassé ; c'est au tour de Suzan et de Rosel ; laisse-moi les aider à descendre de voiture.

Quand la jeune femme arriva vers la paysanne, celle-ci avait essuyé ses larmes et la regardait en silence.

Oui, elle se l'était bien représentée ainsi, cette Parisienne : des yeux noirs, longs à n'en plus finir, un nez tout petit, des lèvres rouges comme des coquelicots, des joues aussi blan-

ches que du lait. Avec cela, sous la jaquette de fourrure, une taille mince à prendre entre les deux mains. Du pâle ! Du maigre ! Et la Francine qui...

—Maman, embrasse ma femme.

Jacques avait jeté ces mots dans l'air vif avec toute la fierté, tout le bonheur d'un homme aimant et aimé. La mère Orvanne posa froidement ses lèvres sur la joue qui lui était tendue, et d'un "Bonjour, madame, arrêta net le "Bonjour, ma mère" que Suzan allait péniblement articuler pour faire plaisir à son mari.

—Bonjour, dit-elle, soudain raidie.

Gaiement, le docteur arrivait portant Rosel en triomphe.

—Vois ton bijou de petite-fille. Rosel passe tes menottes autour du cou de grand'maman et embrasse-la de tout ton cœur.

L'enfant ouvrit des yeux immenses, regarda cette femme vêtue de noir, au teint basané, au visage sévère entouré d'une coiffe blanche à tuyaux, et se rejeta en arrière.

—Non!

—Vite, Rosel, insista Jacques, c'est grand'maman.

—Pas maman! bonne! cria la petite. Non, non, non.

Et, prise de peur, elle se mit à pleurer, se débattant si bien que Jacques, énervé, la tendit à sa femme:

—Ma chère, appelez Daisy, ou consolez-là, nous allons amener le village.

—Demain, ce sera mieux ; il faut, tu le comprends, qu'elle s'habitue à toi.

Puis, se tournant vers sa mère:

—Ta fille me prendra toujours pour sa bonne, dit-elle sèchement. Ah! elle a rudement besoin de l'air de la montagne. Toi aussi, du reste. L'air de Paris, qui fait vivre les femmes, tue les hommes et les enfants.

Il se mit à rire, mais Suzan qui était à quelques pas de là avait entendu. Toute pâle, elle serra bien fort Rosel sur son cœur :

—Petite aimée, murmura-t-elle, maman sera très malheureuse ici :

.....
Le chalet était une gentille habi-

tation séparée de la route par une cour bordée d'une haute grille. Un rez-de-chaussée, un étage autour duquel courait un balcon, des mansardes ; le tout avec une ceinture de vieux saules : tel était l'aspect de la nouvelle demeure du docteur Orvanne.

A l'intérieur, des pièces petites, mais bien aménagées ; une exposition, au couchant, sur toute la chaîne des montagnes ; une autre, au levant, sur la plaine, et aussi sur un immense jardin, fouillis d'herbes, de broussailles, poussant fraternellement à leur guise depuis plusieurs années.

—Nous serons bien, n'est-ce pas ? dit Jacques d'un air satisfait. Ce chalet ressemble à celui que vous avez habité à Biarritz avec Mme Champvallier, et qui vous plaisait tant.

Elle fit "oui" de la tête, gênée par la présence de la mère Orvanne qui, de chambre en chambre, les suivait pas à pas, s'exclamant devant les meubles, les bibelots posés à la diable un peu partout par les domestiques..

—La Francine a quelque chose comme ça!... La Francine a quelque chose de plus beau que ça, disait la paysanne de temps à autre.

Et ce nom de "Francine", jeté ainsi dans leur intimité avec un accent étrange, finissait par agacer la jeune femme, comme le son d'une cloche fêlée résonnant dans l'air pur.

—Qu'est-ce donc que cette "Francine" dont votre mère parle toujours? demanda-t-elle à son mari quand la mère Orvanne les eut quittés.

—Francine? c'est la fille du propriétaire de notre chalet ; c'est la femme que mes parents rêvaient pour moi.

—Ah! oui, je me souviens maintenant.

Et une question bien féminine monta aux lèvres de Suzan :

—Est-elle jolie?

Il haussa les épaules.

—Je ne me souviens d'elle que comme d'une grosse boulotte assez commune, voulant jouer à la demoiselle. Mlle Durif s'est mariée quel-